

Le XVII^e siècle à Béziers : le cheminement vers l'état moderne

Sommaire :

- ▶ Troubles politiques et cheminement vers l'État moderne
- ▶ Le rôle des évêques dans la francisation politique de Béziers
- ▶ Les mutations de l'économie
- ▶ Le canal des deux mers, une chance pour Béziers ?
 - ▶ Un projet et une présentation bien muris démontrant l'habileté de Riquet
 - ▶ La mise en œuvre du Canal
 - ▶ La ville de Béziers sut-elle mettre à profit les avantages fournis par le canal ?
- ▶ De la tradition de la fête au théâtre occitan
- ▶ Les idées et la culture, la vie de l'esprit et de l'âme

Le XVII^e siècle à Béziers : le cheminement vers l'état moderne

Apparemment siècle de la stabilisation économique, religieuse, de progrès de la pensée, de l'affirmation des États nationaux par la volonté de leurs souverains, nourris de droit romain et imbus d'absolutisme, le XVII^e siècle est un siècle de bouleversements et en premier lieu d'un bouleversement d'idées. Un siècle qui a vu s'affirmer le bourgeois, s'épanouir le capitalisme commercial et croître le capitalisme industriel, le mercantilisme et la monarchie absolue atteindre leur perfection propre. Un siècle qui a vu l'apogée du baroque et du classique, qui a produit Galilée, Pascal, Newton. Un siècle où l'esprit humain a rompu avec Aristote, qui a saisi l'univers par la mathématique et l'expérience, où savants, philosophes ou religieux ont ouvert l'infini à l'homme et lui ont proposé le progrès sans limites. Un siècle où des chrétiens, tels Pascal, recherchent un infini de sainteté et de perfection, vers l'infini d'amour. Dans ce bouleversement du siècle, comment se situe Béziers ?

Troubles politiques et cheminement vers l'État moderne

Le 12 octobre 1632, ultime reconnaissance de l'importance politique de la ville, l'édit de Béziers qui limite les privilèges de la province est signé dans l'église des Augustins. Le roi, la reine, deux cardinaux, dont Richelieu, le conseil royal, quatre maréchaux de France, trois secrétaires d'État, le surintendant des finances sont présents. La grande pompe qui entoure cette signature souligne d'une manière symbolique la toute puissance du pouvoir royal et l'évolution vers un état moderne.

La révolte de Henri II, duc de Montmorency a en effet entraîné la ville dans la contestation du pouvoir royal. Révolte de la ville, contestation du pouvoir royal ? En réalité, cette révolte ne concerne pas directement les Biterrois. Elle n'est en rien une révolte paysanne ou ouvrière qui éclatèrent çà et là dans les régions. C'est une révolte de grands qui souligne l'importance des liens vassaliques. Monsieur, frère du roi, les princes de sang, héritiers de la couronne après lui, prétendaient jouer le rôle principal dans le Conseil du Roi, être maîtres dans des provinces comme gouverneurs à titre héréditaire, et se révoltaient fréquemment contre l'absolutisme monarchique.

Henri II, duc de Montmorency (1595-1632), filleul d'Henri IV, fut amiral de France à dix-sept ans, vice-roi de la Nouvelle-France et gouverneur du Languedoc. Il participa aux guerres contre les protestants, et battit la flotte de Soubise devant la Rochelle en 1625. Maréchal de France en 1630, il intrigua avec le frère du roi, Gaston d'Orléans, héritier présomptif de la couronne jusqu'en 1638, année où Louis XIII eut un fils, qui le convainquit de soulever le Languedoc dans une révolte ouverte dont le but était la ruine du cardinal de Richelieu. C'est à Béziers que Gaston d'Orléans expédia ses maigres troupes levées aux Pays-Bas. C'est de Béziers que Montmorency partit en campagne. Capturé les armes à la main au combat de Castelnaudary par

Schomberg (1632), il fut, malgré de nombreuses interventions en sa faveur, notamment celles du pape et de Charles I^{er} d'Angleterre, condamné à mort et décapité à Toulouse.

L'importance des liens vassaliques explique pourquoi et comment la ville de Béziers fut entraînée dans la révolte du duc de Montmorency. Le soulèvement de Grands entraînait de proche en proche ceux d'une foule jusqu'aux paysans inclus. En effet, dans la société de la première moitié du siècle, ces sentiments vassaliques persistaient encore se manifestant par des liens personnels d'homme à homme, des relations de suzerain à vassal. De vastes clientèles de gentilshommes et de roturiers se donnaient aux princes de sang et aux Grands, leur vouaient fidélité et dévouements. En échange, ils recevaient un certain nombre d'avantages, le maître leur obtenant des places, des avantages dans le monde, des protections. Cette fidélité primait toutes les autres, même l'obéissance au Roi, même le service dû à l'État.

Depuis les troubles religieux, les Biterrois avaient mesuré l'honneur et les avantages qu'ils pouvaient retirer de l'alliance avec les Montmorency, tout en tissant avec eux des liens de popularité et d'affection. Capitale des Montmorency depuis deux générations, la ville en confortait sa situation politique et en retirait du prestige. D'où sa conduite particulière qui avait fait alterner la fidélité à l'ordre royal et sa contestation. Une contestation toute relative tempérée par le loyalisme indéfectible des Bonsi.

Si la chance de Béziers de jouer un grand rôle politique est alors passée, si c'est ailleurs que se manifestent les réalités du pouvoir : à Toulouse avec le parlement, à Montpellier avec l'intendant, à Pézenas avec les États, Béziers, toute indiscipline réduite, s'insère dans l'ordre royal définitivement établi et dans les structures de la monarchie absolue, dans les formes de l'état moderne. Et cela d'autant plus que l'existence du présidial de Béziers facilite l'accession des familles bourgeoises aux charges de cette juridiction et fait naître par les mutations qu'elle permet un besoin d'ordre et de stabilité.

Le rôle des évêques dans la francisation politique de Béziers

Le concordat de Bologne, conclu en 1516 entre François I^{er} et Léon X, réserva au roi la nomination aux évêchés. Dès lors, la dévolution d'un diocèse et de ses revenus sert au monarque à s'assurer des dévouements à la couronne. Dans le cas particulier de Béziers, le siège de l'évêché est attribué, pour services rendus, en 1547 à Laurent Stozzi, un cousin germain de la reine Catherine de Médicis. Lui succèdent, Jules de Médicis en 1561 puis Thomas I de Bonsi, cousin des Strozzi et des Médicis. Ces cousinages des Bonsi, non pas parents des Bourbons mais leurs alliés, les engagent envers la famille royale. La lignée des Bonsi qui s'étend à Béziers jusqu'en 1669, donne au monarque une double assurance : par son origine transalpine, elle échappe aux enracinements, aux solidarités et aux compromissions avec les féodalités locales ; devant tout au roi, son assise financière et sociale, elle lui témoigne en retour une obéissance et une fidélité sans faille. Dans le service du monarque, les Bonsi atteignent l'excellence. D'autant plus que le service de Dieu et le service du Prince vont de pair et favorisent en retour l'enrichissement personnel et le profit du clan.

Tout au long de leur présence à Béziers, les évêques Bonsi s'emploient à satisfaire la confiance qui leur est faite par une foi inviolable au monarque et une indéfectible obéissance. Non sans risques. Ils sont fidèles à leur souverain au point de participer dans l'intérêt du roi à une conspiration contre le gouverneur du Languedoc par méfiance contre ses ambitions qui risquent de compromettre l'unité du royaume et d'atteindre l'autorité souveraine du roi. En 1632, lors de la révolte de Henri II, duc de Montmorency, la fidélité au monarque de Clément de Bonsi le conduit à refuser de conspirer, à demeurer ferme dans le parti du roi, malgré les pressions contraires d'évêques languedociens et à résister aux sirènes de Gaston d'Orléans.

Avec cette lignée d'évêques fidèles au roi, rompus aux affaires, bien en cour à Paris, à Rome et souvent à Florence, Béziers entre de plain-pied dans les arcanes de la politique royale et pontificale. En 1632, en choisissant le gouverneur contre l'évêque, le féodal contre le roi, Béziers rate la dernière marche et laisse passer la dernière chance, grâce aux Bonsi, de devenir un centre de décision royale dans la province, avec un prestige, un rôle, des allures de capitale. Après le départ du lignage, les Bonsi continuent de marquer les imaginations et les mémoires. L'époque Bonsi reste une période faste, la belle époque de la ville, définitivement ancrée dans l'ordre politique et institutionnel français.

Cet ancrage dans la francisation politique et dans l'État moderne rencontre à Béziers un écho favorable dans la bourgeoisie et la noblesse biterroises. L'existence du présidial de Béziers, pôle fixe de la noblesse et de la bourgeoisie, permettant les mutations sociales et la constitution de dynasties, fait du personnel de cette juridiction qui y trouve sièges, offices, prestige, autorité, utilité, des agents du service du roi et des alliés de la monarchie.

Les mutations de l'économie

Forte d'une population de 13 000 personnes, Béziers garde les traits d'une ville agricole, commerçante et artisanale et son économie semble conserver ses caractéristiques du XVI^e siècle. Ville agricole, dont le terroir est émaillé de grandes propriétés ecclésiastiques, des domaines de la noblesse et de la bourgeoisie, la cité mobilise le tiers de ses actifs dans les activités agricoles. Elle produit du blé et des céréales (les céréales sont la production agricole qui fournit le plus de calories par unité de surface et qui permet de nourrir la population), du vin et de l'huile, les trois pôles de l'agriculture méditerranéenne auxquels s'ajoute l'élevage du bétail, en particulier des ovins. Les interdits, restriction de pacquage que l'on retrouve dans les archives semblent indiquer que l'étendue des prés et des pâturages était limitée par la nécessité de mettre le plus de terres en labours. Le vignoble se développe, rapporte de bons vins selon l'intendant Lamignon de Basville, quelques vins nobles très recherchés comme le muscat, produit des vins de chaudière destinés à la distillation. Béziers, dont les distilleries sont situées au quartier Saint-Aphrodise, est alors une grande place de production d'alcool et d'eau de vie et exporte ses alcools vers Sète, Bordeaux, vers les Flandres et les pays du Nord. Le mercantilisme et le colbertisme facilitent en effet la production des eaux-de-vie et le roi en commande pour l'armée et les entreprises publiques.

Mobilisant le tiers de ses actifs dans les activités artisanales, la ville conserve un trait médiéval par le regroupement des artisans par activités et par quartiers. On y recense des potiers, des charpentiers, des maçons, des tisserands, des cordonniers, des tonneliers, des armuriers et des fabricants de poudre. Par la localisation et la dimension de ses ateliers, la ville semble être restée à l'écart du développement du secteur manufacturier, suivant en cela les États du Languedoc demeurés réfractaires aux incitations de Colbert. Ce n'est d'ailleurs que peu à peu et à partir de 1670-1672, avec les subventions à la draperie, que se répandent dans la région les premiers germes d'une mentalité industrielle, qui permettra à la draperie languedocienne de prendre son envol vers 1680-1715.

Le reste des actifs se partage entre le commerce 18 % environ, soit 15 % de commerçants et 3 % de négociants, ce qui semble indiquer un faible développement du commerce en gros et un rétrécissement du négoce à des dimensions locales mais n'empêche pas de brillantes réussites commerciales, telles celles des frères Jean et Antoine Blondet. Les professions libérales par contre se développent atteignant 10 % de la population active. Cette répartition des actifs donne alors à Béziers une orientation vers les activités de services qui deviendra pérenne.

Du fait des besoins grandissants de l'État qui doit alors augmenter ses sources de revenus, les financiers et les officiers de finances ainsi que les officiers de police et de justice voient leur rôle et leur importance sociale grandir. On décèle leur présence à Béziers à partir du présidial et des véritables dynasties qui y sont à la tête. Dans le domaine des finances, les Guibal, et les Sartre siègèrent à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier, les Gineste surent avoir une place dans la robe et la monnaie à Paris, à Amiens et à Bordeaux. Tandis que la famille Sartre, originaire de Béziers, acquit une grande notoriété par l'importance des charges, son rôle financier et sa fortune colossale.

Le canal des deux mers, une chance pour Béziers ?

Un projet et une présentation bien muris démontrant l'habileté de Riquet

La construction du canal des deux mers souligne le savoir faire de Pierre Paul Riquet (1604-1680) de famille d'origine italienne, fermier général des gabelles de Languedoc, Roussillon et Cerdagne dont le

dynamisme, la faculté de convaincre, la gestion efficace permirent de mener à terme rapidement et avec succès un projet plusieurs fois proposé.

La mise en place du projet et sa présentation démontrent l'habileté de Riquet. Il étudia la question avec précision en s'inspirant des travaux déjà effectués antérieurement tels le canal de Briare mais aussi en se déplaçant sur le terrain. Comme ses prédécesseurs, Pierre Paul Riquet avait compris le rôle que devaient obligatoirement jouer les Pierres de Naurouze, point de partage des eaux, dans la construction du canal et chercha à appliquer le système exécuté à Briare. L'enjeu était de rechercher de petits cours d'eau, susceptibles d'être dirigés vers le point de partage, sur la face sud de la Montagne Noire. Pour cela, Riquet, accompagné du fils d'un fontainier de Revel fouilla la montagne, établit des cotes de nivellement, dosa les débits, conçut les jonctions et repéra le tracé possible des rigoles ou ruisseaux collecteurs.

L'alimentation théoriquement assurée, le canal lui-même devait paraître plus facile à réaliser : il suffisait alors de le laisser rejoindre de part et d'autre du point de partage, la mer et l'océan. La difficulté résidait dans l'étude d'un trajet évitant au mieux les obstacles naturels, offrant le maximum d'étale, donc un moins grand nombre d'écluses. S'inquiétant de ces détails, Riquet fit construire dans sa propriété de Bonrepos les essais en petit de sa grande entreprise, tels que des conduites d'eau, des épanchoirs et même une montagne percée.

Lorsque le Roi ordonna par arrêt du Conseil du 18 janvier 1663 que l'examen du projet soit fait par ses commissaires auprès des États du Languedoc et par ceux que les États choisiraient eux-mêmes de leur côté, Riquet se hâta de parfaire son ouvrage. Il s'occupa de préparer le travail des commissaires en envoyant les sieurs Roux et Pierre marquer le chemin du canal depuis Dufort jusqu'à Naurouze et piqueta lui-même à Toulouse, avec Borgneuf, le tracé du canal. De même, il entreprit rapidement les travaux d'essais lorsque Colbert le désigna pour travailler aux rigoles nécessaires pour permettre de faire l'essai de la pente et de la conduite d'eau.

Riquet régla tout avec précision. Il avait un projet bien mûri, techniquement réalisable. Ce projet il sut le vendre en respectant une certaine hiérarchie lors de sa présentation et en étudiant le côté financier. Il présenta d'abord son projet à l'archevêque de Toulouse, Monseigneur d'Anglure de Bourlemont qui se rendit sur les lieux entouré de plusieurs personnes de condition, dont l'évêque de Saint Papoul. Convaincu par la logique et la rigueur du dessein, l'archevêque de Toulouse engagea Riquet à communiquer son projet à Colbert, sous sa haute autorité.

Paul Riquet exposa son projet à Colbert en précisant que toutes les difficultés étaient aplanies et qu'il avait des propositions à faire pour résoudre les problèmes de trésorerie. Sachant que le manque de crédit aurait pu le faire échouer, Riquet en financier averti avait étudié avec soin le côté financier : ses propositions déchargeaient indirectement l'État du poids d'un tel ouvrage. Colbert, à son tour, sut convaincre le Roi qui demanda à être renseigné sur les possibilités de réalisation par des commissaires.

Les commissaires, après avoir recueilli l'avis des experts, donnèrent le 19 janvier 1665 un avis favorable. Riquet, entreprenant avec rapidité les travaux d'essais relatifs aux rigoles demandés, avait su maintenir le contact avec Colbert en lui présentant lui-même ses propres explications, ses compte-rendus et en proposant de dresser un devis exact de tout ce qui restait à faire pour la construction parfaite de canaux de dérivation et de navigation, magasins d'eau compris.

La grosse difficulté résidait dans la recherche de moyens financiers considérables. Ni Riquet, ni le Trésor Royal ne pouvait supporter le coût de la réalisation du Canal. Le Languedoc, pays d'État, bénéficiaire de l'entreprise, pouvait assurer une importante contribution aux frais. Combinant avec intelligence ces éléments divers, Riquet parvint à convaincre : les moyens de pourvoir aux dépenses étaient sûrs et ne surchargeraient pas les finances de l'État. Dépassant le cadre de l'entreprise, Riquet, prévoyant, comme c'était l'usage l'érection du futur canal en fief, se porta acquéreur dans des conditions préalablement discutées et arrêtées avant les adjudications.

Le 13 octobre 1666, un arrêt du Conseil des Finances porta les offres faites par Riquet concernant les moyens de financement des travaux et l'acquisition par lui du fief ainsi que l'acceptation de Louis XIV.

Parallèlement, un devis des premiers travaux avait été dressé d'un montant de 3 677 605 livres. Le Roi approuva le devis et les 14 octobre un nouvel arrêt du Conseil Royal des Finances accepta les offres de Riquet, entrepreneur. L'édit d'octobre 1666 scellant l'accord entre le Roi et Riquet pour « la construction d'un canal de communication des Deux-Mers Océane et Méditerranée » concédait le fief du canal et un droit de péage à Pierre-Paul Riquet et à ses héritiers afin qu'ils en jouissent « en toute propriété pleinement et incommutablement à condition d'entretenir le canal à perpétuité ». En outre, en contrepartie à l'engagement de la construction du canal, de le rendre parfaitement navigable et d'assurer son entretien perpétuel, Riquet obtint par l'édit d'octobre 1666 que le canal soit érigé en « plein fief, avec toute justice, haute, moyenne, basse et mixte pour la liberté du commerce et la conservation des dits ouvrage s ». D'où la naissance d'une juridiction d'exception sur le canal des Deux-Mers et de la justice du canal.

La mise en œuvre du Canal

La mise en œuvre du projet du canal du Midi est marquée par la personnalité de Paul Riquet. Par une organisation du travail adaptée aux situations nouvelles, par les relations avec le personnel et sa formation, Paul Riquet et ses héritiers surent assurer une gestion familiale et efficace des travaux.

Les travaux furent répartis en deux grandes sections, plaine et montagne, commandées par des chefs d'ateliers et des brigadiers conduits eux-mêmes par les ingénieurs préposés. Chaque chef d'atelier avait cinq brigadiers sous ses ordres et chaque brigadier cinquante travailleurs. Chaque groupe de deux ateliers avait un contrôleur sédentaire qui tous les matins jours de travail dressait un état de contrôle des travailleurs, brigade par brigade.

A l'approche de Noël 1669, l'effectif était d'environ 8 000 hommes et 1 500 femmes. A la recherche de l'efficacité et du meilleur rendement pour son entreprise, Riquet sut adapter et changer l'organisation du travail au fur et à mesure. C'est ainsi, par exemple, que l'importance des effectifs et le coût de revient de certains cadres amenèrent Riquet à diminuer le nombre de chefs d'atelier.

La recherche de liens étroits avec le personnel souligne aussi un souci d'efficacité et de rendement. Pour être embauché, il fallait avoir au moins 20 ans et 50 ans au plus et ne pas être atteint de quelque « incommodité rendant inapte au travail ». Les conditions étaient avantageuses, même ceux qui étaient malades étaient payés pendant le temps de leur maladie. La question de l'éducation vint s'ajouter à la gestion en bon père de famille de l'entreprise. Tout nouveau venu apprenait son métier par un contact avec les réalités du service et avec ceux qui l'encadraient. Afin de pourvoir les postes où s'exerçaient des responsabilités, quelques élèves furent mis en pension. Ils travaillaient chez le Directeur général et étaient envoyés sur les chantiers. Ces élèves pouvaient être tirés d'un groupe de jeunes gens instruits des « éléments des Sciences et Arts » aspirant à ces places et étaient occupés lorsqu'il en était besoin aux travaux en qualité de surnuméraires.

L'œuvre achevée en moins de quinze ans stupéfia tous ses détracteurs. Elle demeurait unique par son ampleur et la perfection de ses ouvrages d'art. Un grand pas venait d'être franchi dans le domaine des sciences appliquées.

Ce nouveau moyen de communication devait donner aux « Nations de toutes les parties du monde et de la France la possibilité de relier la Méditerranée et l'Océan en peu de jours et à peu de frais ». Mais son but profond était de redonner une activité commerciale à toute la Guyenne et de promouvoir l'économie languedocienne, souffrant par isolement d'un manque de mise en valeur.

L'apparition des premières barques souligna les atouts offerts par le canal. Au contact de la mer, ports et marchés étaient placés à portée de main. Le canal entraîna également une économie considérable des moyens de locomotion et permit de grandes possibilités d'exportation. Après avoir résisté dans un premier temps et avoir considéré le canal comme un instrument aléatoire sur le plan du commerce et dangereux sur le plan des inondations, plusieurs centres voulurent se raccorder à la voie bénéfique : Castelnaudary, Narbonne, Carcassonne, Toulouse.

Avec la révolution technique s'opéra une révolution économique. Le canal faisait vivre 2 000 familles et d'août à septembre 3 000 à 4 000 ouvriers étaient occupés à le nettoyer et à le réparer. Touchant à toute la vie commerçante d'une province, il suscita un élan nouveau, agglomérant autour de ses embarcadères entrepôts, magasins et maisons d'habitation, donnant partout des impulsions provoquant un renouveau de la vie agricole et vinicole.

Le trafic en direction de la mer portait avant tout sur les céréales (blés, seigles, millets) de la région de Toulouse, du Lauragais et du Carcassonnais vers les ports de La Nouvelle et d'Agde. Ces marchés étendirent leur zone d'influence : on note à Toulouse la centralisation des grains d'exportation provenant du Tarn et Garonne, du Lot et Garonne, du Gers, de l'Ariège, des Hautes Pyrénées. On y note également une certaine part aux produits voiturés d'Aquitaine et Bordeaux par voie fluviale. En ce qui concerne le Bas Languedoc, la majeure partie des transports se composa de production vinicole. Non pas que la province fut déjà axée sur la production vinicole mais par la création de débouchés nouveaux qui s'ouvrirent à elle. Bordeaux, tout d'abord, qui enrichit ses récoltes de seconde qualité de petits vins corsés du Languedoc, Paris ensuite qui s'approvisionnait dans le Midi, l'Angleterre et la Hollande enfin consommatrices d'eau de vie.

La ville de Béziers sut-elle mettre à profit les avantages fournis par le canal ?

Après 1681, un petit centre commercial s'installa vers le débouché du canal dans l'Orb, juste avant les écluses de Notre Dame où s'installèrent les patrons des barques, les négociants et tout un monde d'affaires. S'ouvrait alors une perspective d'échanges pour les produits de la région. Or, Béziers ne sut pas en tirer profit. En 1683, sur 203 barques passées, 52 venaient d'Agde et 54 de Béziers. Mais pour la descente du trafic, dès le XVIII^e siècle, de 1700 à 1789, Agde en assurait 83,5 % et Béziers 10 % seulement. En 1765, sur 260 patrons de barques, 43 étaient d'Agde, 30 de Marseillan, 19 de Sète et 16 de Béziers.

Même maigre en ce qui concerne les revenus du canal. En 1691, Agde réalise 41 714 livres, Toulouse 15 237 livres, Béziers, 8 523 livres. En 1720, on enregistre 67 767 livres pour Agde, 39 478 livres pour Toulouse, et seulement, 1 212 livres pour Béziers. Un écart qui s'amplifia au cours des années. En 1790, Agde totalise 257 424 livres, Toulouse 203 005 livres, Béziers 17 755 livres.

Jusqu'à l'achèvement du chemin de fer, le canal fut le moyen de transport privilégié des vins et des alcools mais il ne semble pas que Béziers ait su pleinement saisir la chance que constituait cette artère construite par l'un des siens. On ne peut s'empêcher de penser que l'on eût été en droit d'attendre beaucoup plus de l'exploitation du canal, bel appareil technique chargé d'espérances économiques.

De la tradition de la fête au théâtre occitan

La tradition de la fête à Béziers remonte à l'antiquité. L'ère d'opulence de la cité gallo-romaine attestée par Strabon, Ptolémée, Pline lui donne de multiples raisons de faire la fête. Pôle d'attraction et modèle culturel pour les populations rurales, la cité, au rythme de la pax romana, offre aux Biterrois des moments festifs, jeux de l'arène ou événements festifs faisant référence à la mythologie gréco-romaine.

Après la parenthèse des invasions barbares qui interrompent momentanément cette tradition festive et l'estocade portée aux jeux jugés trop sanglants par le christianisme, la tradition de la fête renaît tout naturellement au Moyen Âge avec la fête des Caritats, fête populaire totale qui confond et rassemble dans une monumentale démonstration de solidarité toutes les strates de la population urbaine, rurale, bourgeoise, ouvrière, croyante, non croyante, riche, aisée ou pauvre.

La fête se tourne vers une autre dimension. De spectateurs, les Biterrois deviennent acteurs. Ils participent désormais à la fête en marche à partir de l'organisation de jeux et de cortèges dans lesquels la foule qui s'empare des rues et des places, des espaces publics pourra s'agglutiner ou défiler.

Récupération par le christianisme d'un cycle très ancien, certainement dionysiaque, la fête des Caritats se tourne vers les repères mythologiques qui avaient insufflé, jadis, la civilisation gréco-romaine et permis, en particulier, de célébrer les divinités qui dispensaient les produits et autres bienfaits du terroir. Les bergers ouvrent la marche conduisant leurs troupeaux, dansant et jouant. On devine la référence à Pales, déesse des troupeaux et des pâturages. Suivent les édiles distribuant fruits et pois-chiches. Autre référence à Flore et Ceres, déesses des moissons, des fruits et de la vigne. Viennent ensuite des groupes costumés en sauvages et satyres. Clin d'oeil à Pan et Silene, les complices de Bacchus.

La religion offre à partir du christianisme la possibilité de se ressourcer. La légende de saint Aphrodise et de son chameau rappelle l'épopée évangélistique commencée à Hermopoles en Egypte qui consacra Béziers comme évêché d'un immense diocèse préfigurant le territoire des pays d'Orb et remémore la tradition mythique, légendaire d'un évêque et confesseur devenu martyr. La foi chrétienne, le merveilleux, associés à la légende permettent de dépasser le seul fait historique qui n'est pas toujours réconfortant puis de le transformer, de l'embellir, d'inventer, de laisser libre chemin à l'imagination populaire, créatrice par excellence, pour célébrer le triomphe de Béziers.

Dès lors, à travers la célébration du triomphe, Béziers n'aura de cesse que de perpétuer un événement collectif entretenu et enrichi de toutes sortes de légendes et de références dans lesquelles la population pourra se reconnaître et choisir ses héros. Le choix sera éclectique : pêle-mêle des personnages héroïques de l'antiquité, de la foi, des croisades, de la résistance aux envahisseurs. Pêle-mêle, les actions de reconnaissance, de charité, les manifestations d'enthousiasme mais aussi de dérision envers les pouvoirs, de moquerie envers soi-même. Pêle-mêle, le chameau, Saint-Aphrodise, Pépézac, la galère. Et à travers tout cela, le besoin identitaire et de solidarité, la puissance de la tradition orale permettant de transmettre et d'enrichir les traditions et les légendes.

Dans la tradition de la fête des Caritats, en 1612, naît le théâtre occitan de Béziers qui donnera de 1615 à 1657 des pièces, dont vingt-quatre ont été conservées grâce à l'imprimeur biterrois, Jean Martel. Théâtre populaire, joué à même la rue sur des tréteaux dressés devant l'hôtel de ville, mettant de plain-pied acteurs et spectateurs dont on peut imaginer aisément qu'intervenant par des lazzis, des quolibets ou des boutades, ils participent vraiment au drame. Théâtre biterrois qui met en scène des personnages de la mythologie, du légendaire local, des figures emblématiques, dont les thèmes sont souvent empruntés à l'actualité et offrent l'occasion de brocarder les notables. Théâtre occitan, exprimé dans une langue vigoureuse qui continue à être parlée au quotidien. Un théâtre en prise sur l'événement, en osmose avec le sentiment populaire, mêlant le burlesque, la verve, ayant le goût de la liberté, le dédain des règles, de la mesure, de la bienséance, proche selon Charles Camproux et Philippe Gardy de celui d'Aristophane et pas trop éloigné de l'art et du théâtre baroques.

Il faut remarquer que ce théâtre très biterrois dans ses thèmes comme dans son expression a pu influencer le théâtre français du XVII^e siècle, et plus particulièrement celui de Molière qui se trouve en Languedoc de 1653 à 1658, comédien à la suite du prince de Conti. On croit, déceler en effet, dans certaines des pièces de Molière, l'utilisation d'éléments puisés dans le théâtre de Béziers, notamment dans certains passages de l'École des maris.

Universellement reconnu, le génie de Molière est tel que toute ville où il a séjourné devient digne d'intérêt. Pézenas, où il a effectivement séjourné pendant plusieurs années, l'a bien compris et en a fait un élément essentiel de son image de marque. Béziers jouit du privilège d'être la ville de province dans laquelle Molière a créé en 1656 une de ses oeuvres : le Dépit Amoureux. Si bien que l'on peut lire, dans la présentation de la pièce : «cette comédie fut créée à Béziers, ville lettrée.»

Du périple languedocien de Molière, il reste beaucoup de mythes mais la réalité est plus difficile à cerner. La trace de ses pérégrinations est connue. Séjour en 1646 à Bordeaux, Agen, Toulouse, en 1647, à

Toulouse, Albi, Carcassonne, en 1648 à Nantes, Poitiers, Angoulême, en 1649, à Toulouse, Montpellier, Narbonne, Cahors, Poitiers, en 1650-1651 à Agen et Pézenas, en 1652, à Lyon, Grenoble, en 1653-1655, Lyon (port d'attache, rencontre avec des comédiens italiens), Montpellier, Avignon, 1656 Narbonne, Bordeaux, Béziers, en 1657, Lyon, en 1658, Grenoble, et retour à Paris. Le mythe serait de croire que la troupe de Molière est une troupe de comédiens faméliques et ambulants errant de villages en villages. Lorsqu'ils sont dans une ville, notamment à Bordeaux, Toulouse et Lyon (ville capitale dans le domaine théâtral), les comédiens de Molière font des séjours de plusieurs mois, ils y louent une maison pour la durée de leur présence. Ils reviennent même plusieurs fois dans certaines villes (Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Pézenas, Lyon), signe de prospérité et de succès : on ne revient pas dans une ville où l'on n'a pas connu le succès. La troupe bénéficie de protections : à celle du Duc d'Épernon, Gouverneur de Guyenne succède celle du prince de Conti, Gouverneur du Languedoc. A Pézenas, Molière, dont la troupe séjourne à l'hôtellerie du Bat d'Argent, joue devant le peuple sur la place couverte, et participe aux fêtes somptueuses que donne le prince de Conti à l'occasion des sessions des États.

Du répertoire de la troupe de Molière en Languedoc, on ne connaît rien. Pendant ces treize années, Molière, dont on connaît l'attrance pour la tragédie, joue la tragédie (Corneille, Rotrou, Scudéry) autant que la comédie. La compagnie doit monter certainement des farces anciennes, transmises par tradition locale et qu'il est nécessaire de remettre en état. Entre tant de farces, composant le répertoire de la troupe du temps des apprentissages provinciaux, on attribue à Molière, deux farces venues de la tradition italienne, la Jalousie du Barbouillé (1646) et le Médecin volant (1647). Bien que leur paternité soit quelquefois mise en doute, on peut y percevoir un accent, ou un tour de main, moliéresque.

Deux pièces, appartenant au corps de l'oeuvre, sont créées en province : l'Étourdi ou les Contretemps, première comédie en vers de Molière inspirée du Malavisé de Beltrame et du Parasite de Tristan l'Hermite, créée à Lyon en 1655 et le Dépit Amoureux, créée à Béziers en 1656, démarquée d'une pièce italienne, l'Interesse de Secchi.

On ne peut dire que les gens du Midi apparaissent vraiment dans le théâtre de Molière. Redevenu parisien, Molière s'emploie à gratifier la cour de spectacles au parisianisme affirmé qui puissent lui plaire. La province et les provinciaux, sont de mauvais singes, en mal d'imitation, qui fournissent le ridicule ou le comique : ridicule des accents, des jargons, des pédants. Ainsi s'affirme un type plutôt que des portraits tirés du réel.

A première vue, par son répertoire et la langue utilisée, Molière semble être plutôt un agent de francisation et de pénétration de la culture française en Languedoc qu'un thuriféraire de la langue et de la culture occitane. Mais il semble que Molière n'ait pu qu'être sensible au théâtre Biterrois, et à la dimension de la fête à Béziers qui offre un spectacle fascinant, virevoltant, vibrant, clamant, bondissant, baroque. Influence baroque et sens de la fête que l'on retrouve dans l'oeuvre de Molière, aussi bien dans les oeuvres de recherche (la Princesse d'Élide, Mécécerte, la Pastorale Comique, Psyché), dans les comédies-ballets et dans le corps de l'oeuvre.

Les vingt-quatre pièces, conservées grâce à l'imprimeur biterrois, Jean Martel, attirent l'attention sur l'existence à Béziers d'ateliers d'imprimerie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ateliers d'imprimerie tenus par des maître imprimeurs Biterrois.

Ces imprimeurs, les Martel, les Barbet, les Fuzier furent d'abord des libraires, puis ressentirent la nécessité d'imprimer à l'instar de Jean Pech installé en 1612. Etablis solidement à Béziers et y recevant un appui pécuniaire du consulat, ils élargirent leur rayon d'action et leur audience en installant des ateliers dans d'autres villes, en particulier à Montpellier et à Pézenas. Ils imprimèrent des documents religieux (rituels, propres des diocèses, livres liturgiques, une littérature édifiante; la vie de Jacqueline de Bachelier, les disputes du Père Regond, le catalogue des évêques de Béziers de Pierre Andoque), des documents administratifs (règlements, arrêts, instructions du consulat, du présidial, du parlement, de l'intendant ou du gouverneur), des documents littéraires enfin, parmi lesquels les pièces de théâtre de Béziers imprimées par Jean Martel.

Les idées et la culture, la vie de l'esprit et de l'âme

Une lente évolution des idées, de la pensée, de la vie de l'esprit décelable à Béziers dès le XVI^e siècle est plus perceptible au XVII^e siècle.

Après les révolutions introduites dans les esprits et les âmes par le XVI^e siècle, le XVII^e siècle, à travers les artistes et les auteurs donne un contenu aux directions nouvelles de l'art, de la littérature, de la science, de la philosophie et construit une nouvelle civilisation. De même, c'est au XVII^e siècle, que la Réforme catholique atteint profondément la France et que se répand un humanisme chrétien. Le concile de Trente avait fait triompher la tradition des pères, de saint François d'Assise et de tant d'autres, tradition qui se répandit dès la fin du XVI^e siècle dans l'Europe catholique mais qui ne s'épanouit en France que dans la première moitié du XVII^e siècle, avec l'Édit de Nantes et la fin des guerres de religion.

Il s'agissait de répondre au conflit qu'avait fait naître la Renaissance entre le culte de Dieu, le seul du Moyen Âge, et le culte de l'homme, hérité de l'Antiquité païenne. Condamnant l'attitude du protestantisme pour lequel l'homme est radicalement mauvais, le concile de Trente avait rappelé la bonté originelle de l'homme, seulement viciée par le premier péché, la beauté de la création, la bonté du monde.

Béziers ne resta pas à l'écart de cet humanisme chrétien. En effet, les prélats de Béziers, les Bonsi, un siècle durant, s'efforcèrent d'imiter l'idéal, le zèle pastoral et les réalisations du grand archevêque de Milan et entreprirent un travail réel pour engager le diocèse de Béziers dans la voie conciliaire : synodes diocésains, concile provincial de Narbonne en 1609, visites pastorales, instruction des ordinands, déploiement de communautés religieuses, éducation du peuple, reconquête des foyers hérétiques.

S'appuyant sur les religieux et les missionnaires, la Réforme catholique apparaît à Béziers comme « *profondément épiscopale et profondément sacerdotale* ». La diffusion de la vie spirituelle s'opère par contagion, selon des cercles concentriques : évêques, prêtres, ordre religieux, fervents, confréries. Le cœur de la Réforme réside dans une transformation de la vie spirituelle.

Sous le pontificat de Jean et de Clément de Bonsi les fondations de couvents, confréries, institutions charitables se multiplièrent. Les évêques de Béziers disposaient ainsi de propagandistes rompus à la prédication, à l'évangélisation de la parole de Dieu, de bonnes et saintes doctrines qui par persuasion contiennent les catholiques en leur religion et par une vague de fondations religieuses concourent par la médiation de clercs d'excellence à l'instruction des fidèles, à l'accroissement de la piété et la dévotion.

Les capucins ouvrirent la série des fondations voulues par les Bonsi qui se prolongea par les Minimes, les religieuses de Notre-Dame Capucins, les Ursulines, les Récollets, ordres religieux qui étaient dans le monde et auprès des humbles, prêchant, enseignant, soignant. Beaucoup de jeunes filles nobles et bourgeoises entrèrent dans les congrégations. L'exemple de Jacqueline de Bachelier, une jeune fille de la meilleure société biterroise, illustre l'esprit de foi et de pénitence, l'influence capucine et l'attrait ressenti d'une vie de dévotion et de dévouement, de la pauvreté, du service du prochain et de la prière.

La fondation la plus marquante, la plus significative des ambitions pastorales, de l'esprit de la ville et du temps est l'attribution à la compagnie de Jésus du collège de Béziers, mis en place en 1598 qui s'emploie à l'instruction de la jeunesse et bonnes mœurs, lettres et piété. Le bien spirituel du collège ne se limite pas à la seule fonction éducative, les Jésuites se mobilisent pour les prédications et les confessions. Ils sont d'un grand secours pour l'évêque, Jean de Bonsi, dans les synodes, dans les visites pastorales, dans la réforme du diocèse. Le collège joue un double rôle : pépinière pour l'instruction d'une élite de la jeunesse promise au monde, il joue aussi le rôle de substitut d'un séminaire et assure aux futurs clercs une formation de théologie morale. L'afflux des élèves prouve l'audience du collège auprès des familles. La réussite de la nouvelle institution se marque aussi par la naissance de vocations religieuses : un certain nombre des jeunes gens qu'elle forme s'orientent ensuite vers le noviciat jésuite de Toulouse ou vers les autres maisons religieuses de Béziers. Moins visible, moins spectaculaire que les fondations religieuses, la publication de livres liturgiques est non moins nécessaire et porteuse d'avenir. Dès 1631 paraît chez Jean Martel un propre du diocèse et en 1638, une édition locale du Rituel romain.

L'esprit consulaire développé par le zèle et l'autorité pastorale des Bonsi prend racine à Béziers au point de donner à la ville dans un Languedoc qui tarde à se déprendre de l'hérésie, des allures de bastion de la foi, les appuis et les relations à la cour des Bonsi, l'ouverture humaniste assurèrent alors à Béziers un incontestable lustre.

Il en résulte que le siècle à Béziers apparaît du point de vue spirituel et humaniste comme une période faste. Le chapitre cathédral, le couvent des Frères prêcheurs, le collège des Jésuites comme le Présidial apparaissent comme les pôles de la vie intellectuelle biterroise. De brillants esprits se distinguent : des juristes tels que Jean de Laforêt, Jean Boscager (professeur de droit à Paris, dont le renom s'étendit aux universités étrangères et auteur de plusieurs traités savants et de manuels de droit), Etienne Forcadel (humaniste, poète agréable, juriste renommé, spécialiste du droit civil et du droit canon), Arnaud de Rives, Jacques de Cassan (la famille de Cassan compte des juristes, avocats et membres du Présidial, des écrivains, des consuls. Jacques de Cassan premier avocat au siège présidial de Béziers fut conseiller du roi), Daniel Galtier, Jean Barbeyrac (protestant, professeur de lettres, d'histoire, de droit public et de droit privé, auteur de nombreux traités savants) Pierre de Bernard dont les écrits pesèrent sur la révocation de l'édit de Nantes.

Les hommes d'église ne furent pas en reste, tels les Baderon de Maussac, grands archidiacres de la cathédrale Saint Nazaire qui excellaient dans les langues mortes. L'abbé Jean-Baptiste de Croisilles qu'on dit traditionnellement né à Béziers, homme de lettres et abbé de cour, brillant causeur, publia plusieurs pièces de vers.

Dépassant le niveau local, plusieurs de ces beaux esprits eurent une audience élargie, et tentèrent l'aventure à Paris. Tels l'abbé Jean-Baptiste de Croisilles, Jean-Baptiste de Rocolles qui devint historiographe du roi, les académiciens Jacques Esprit et Paul Pellison-Fontanier.

Jacques Esprit né à Béziers dans une famille bourgeoise attiré par les lettres fréquenta assidûment les salons, en particulier ceux de la marquise de Rambouillet. Brillant, spirituel et d'un commerce agréable, il devint un des abbés de cour les plus en vue et fit ses preuves chez le chancelier Séguier, chez la duchesse de Longueville, chez le prince de Conti, auprès du duc de la Rochefoucauld. Il écrivit des psaumes, des traductions d'auteurs latins et son ouvrage le plus connu de la fausseté des vertus humaines. En 1639, il devint immortel.

Paul Pelisson-Fontanier, le deuxième immortel Biterrois, né à Béziers dans une famille de robins protestants qui tenaient alors le haut du pavé au sein de la société languedocinne, formé à Castres, Montauban et Toulouse, connut une ascension littéraire fulgurante qui fit de lui, jusqu'à sa mort, le type même du bel esprit. Sa personnalité et son œuvre ont toujours retenu l'attention des historiens de la littérature. Il devint historiographe de Louis XIV et rédigea des ouvrages d'érudition théologique.

Dans le bouleversement des idées et de la culture, dans la vie de l'esprit et de l'âme qui caractérisent le siècle, les Biterrois trouvent leur place. Les beaux esprits biterrois ne se limitent pas à une connaissance étroite, ils sont curieux de tout, formés et versés dans la connaissance des langues et littératures anciennes, auteurs de traités savants ou écrivains, certains d'entre eux sont de brillants causeurs, adulés dans les salons. Leur influence et leur renommée ne se limitent pas à un cercle local. Audacieux et épris d'aventures, quelques uns tentent leur aventure dans la capitale, s'imposent dans les salons à la cour et à l'académie française. Un tel rayonnement, une si belle réussite ne s'improvisent pas. Les réussites individuelles s'expliquent souvent par l'influence d'un milieu favorable, et en premier lieu par celle de la famille. C'est ainsi que la famille de Jacques de Cassan compte des juristes (avocats et membres du Présidial), des écrivains, des consuls. La famille de Péliisson tient alors le haut du pavé au sein de la société languedocinne. La famille de Jacques Esprit compte plusieurs enfants particulièrement brillants : Jean 1^{er}, médecin de monsieur, Thomas, abbé, Antoine, abbé et poète et Jacques Esprit lui-même. Il en résulte que dans le bouleversement du siècle, Béziers put trouver sa place.